

REVISTA CIDOB D'AFERS
INTERNACIONALS 73-74.

L'intercultural en acte, identités
et émancipations.

Islam et représentations médiatiques
Mohamed Bensalah

Islam et représentations médiatiques

Mohamed Bensalah*

RÉSUMÉ

Pour l'auteur de cet article, le traitement médiatique de l'islam a suscité de nombreuses interrogations et débats polymorphes. Réactivée par les grands soubresauts de l'actualité, la question, bien qu'ancienne, suscite maints questionnements. En introduction, l'auteur tente d'analyser les processus complexes d'élaboration et de perception des représentations qui ont prévalu pendant le siècle dernier. En se référant au décodage sémantique de l'abondante littérature et iconographie coloniale, l'auteur s'attache à traduire les crispations xénophobes et les cristallisations identitaires liées à l'orchestration médiatique actuelle de l'islam, aussi bien en Occident qu'en Orient. Il évoque, dans un second temps, les outrances médiatiques à l'origine des nombreux amalgames savamment entretenus entre islam, islamisme et terrorisme islamique en soulignant leur duplicité et leur promptitude à se mettre sciemment au service des mystificateurs et des directeurs de conscience, bien actifs au sein de la sphère politico-médiatique. Après avoir dressé un sévère réquisitoire contre les dérives dommageables des médias, surtout en temps de crises et de guerre, l'auteur conclut en affirmant que ces outils de communication, peuvent, une fois débarrassés de leurs masques et de leurs appareillages d'invectives, être ré-appropriés pour des paroles neuves et une communication véritable entre peuples et cultures.

Mots clé : identité culturelle, interculturalité, terrorisme, médias, islamisme, intégrisme.

*Enseignant, Département des Sciences de l'information et de la communication. Université d'Oran.

Chercheur au Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC).

Collaborateur dans *Le Quotidien d'Oran*

mbensalah2005@yahoo.fr

Comment substituer aux idées de chocs, de confrontations et de guerres, celles de solidarité, de fraternité et d'entente entre nations, alors que des peuples croulent encore sous une effroyable chape de plomb ? Difficile également de parler de dialogue, d'échanges, de liberté et de démocratie, alors que ces concepts supposent l'existence de corrélations, de complémentarités et postulent l'unité ou, tout au moins, une cohérence relative entre Etats. Une coopération sincère et dénuée d'arrière-pensées est difficilement envisageable, tant qu'il n'est pas mis fin à la dynamique de haine et de rancœur enclenchée.

Un tel constat engendre, certes, des réflexions sans fin. D'éminents chercheurs, politologues et spécialistes planchent encore sur le sujet. Des études se réalisent. Mais, à ce jour, toutes les questions soulevées demeurent sans écho¹.

« CHOC DE CIVILISATION », « CHOC DES CULTURES » OU ENTRECHOQUEMENT DES BARBARIES ET DES INCULTURES

A mesure que les années passent le sentiment qui s'impose est qu'un changement du cours des événements demeure tout à fait hypothétique, du moins à court terme, tant les fractures sont grandes et les incompréhensions insondables. Des conquêtes aux croisades, de la colonisation au « nouveau désordre mondial », des bombardements de l'Afghanistan et de l'Irak, à la situation du peuple palestinien, les sources de discorde semblent intarissables. Entre cultures et civilisations, les stéréotypes, que l'on croyait profondément enfouis dans les mémoires, fleurissent à nouveau. Lentement mais sûrement, la religiosité, qui greffe le fanatisme et l'intolérance dans les cœurs, se dissémine à travers tout l'espace vital.

La nébuleuse terroriste a remis l'islamisme en point de mire. Pas plus violent ou plus « terro-gène » que le christianisme, le judaïsme ou le bouddhisme, l'islam, aujourd'hui otage de l'intégrisme, est devenu la cible stratégique des islamophobes. Bien avant le 11 septembre 2001, responsables politiques et penseurs s'accordaient à souligner sa dangerosité. Au lendemain de la retraite soviétique d'Afghanistan (1989), cette vision fantasque, s'est solidement ancrée dans les esprits. Les attaques contre New York et Washington n'ont fait que stimuler l'ardeur guerrière contre un monde musulman en pleine tourmente. A partir des ruines fumantes des *Twins Towers* et du Pentagone, George W. Bush a clairement dévoilé ses desseins envers tous les musulmans de la planète, lourds de sous-entendus et de rhétorique guerrière et qui ne laissaient planer aucun

doute sur sa vision dichotomique du monde. Parlant tour à tour de « croisades » de « choc de civilisations » et d'« Empire du Mal », il n'hésitait pas à amalgamer, à travers une sémantique douteuse, islam, islamisme rigoriste et revendications guerrières au nom d'Allah. Désignant à la vindicte publique tous ceux qui n'appartenaient pas à son Eglise, il s'étonnait ensuite de l'absence de sympathie à l'égard du « bon peuple américain, décent et respectueux des autres ».

Relayées et amplifiées par les médias, ses déclarations intempestives ont fait d'El Qaïda un mythe politique et médiatique et d'Oussama Ben Laden, une icône et un symbole. Devenus ennemis publics numéro un des Etats-Unis, après avoir été longtemps ses affidés inconditionnels, les partisans du djihad ne pouvaient espérer meilleurs compliments et meilleur relais de la part du « Grand Satan ». Cette aura inespérée confortera ces derniers dans leur combat sans merci contre « les nouveaux croisés et les Juifs ».

HISTOIRE ET REPRÉSENTATIONS DE L'ÉPOQUE COLONIALE À NOS JOURS

L'idée d'une supériorité fondamentale de la civilisation occidentale n'est pas propre à l'Amérique « impériale ». Elle s'était implantée dans les esprits à travers une abondante littérature et une très riche iconographie réalisées par des spécialistes de la manipulation sémantique. Transformés en machines idéologiques implacables au service d'une histoire mystifiée et mythifiée, tous les vecteurs d'information (images, tableaux, gravures, littérature, cinéma...) s'évertuaient à façonner l'imaginaire européen en mettant en exergue la civilisation, les langues, les cultures et religions des puissances occidentales. Occultant et travestissant sciemment les réalités les plus évidentes, les promoteurs de la gigantesque entreprise de propagande coloniale, qui s'évertuaient à faire admettre les « bienfaits de la colonisation », s'acharnaient à détruire la mémoire historique, la langue et les valeurs spirituelles et culturelles des « indigènes » sous tutelle. Greffés sur des représentations inscrites dans l'inconscient collectif et répétés à satiété, la plupart de ces messages iconiques et sonores convergeaient vers un même objectif : assimiler l'islam à la barbarie et montrer ceux qui pratiquent cette religion comme des êtres arriérés, violents et sanguinaires. En s'incrutant progressivement dans les cerveaux, cette « nourriture » de l'esprit normalisera les imaginaires sur un mode égocentrique et narcissique.

Saisir le rapport actuel des médias à l'islam suppose, au préalable, l'évocation des processus complexes d'élaboration des représentations qui ont prévalu pendant le siècle dernier. Le décodage sémantique de l'abondante œuvre littéraire et de l'extraordinaire imagerie produite pendant la longue parenthèse coloniale renseigne assez sur la menta-

lité d'une époque. Grâce aux vertus magiques de l'image et de la fiction cinématographique, les conquêtes coloniales sanglantes devenaient des missions civilisatrices exaltantes. Ces clichés, qui perdurent encore dans certaines mémoires, ont longtemps et sciemment occulté les réalités, quand ils ne les travestissaient pas, empêchant de ce fait tout regard critique, toute analyse lucide sur l'histoire contemporaine. À l'ombre des médias, ces représentations tendancieuses continuent d'envahir l'imaginaire collectif.

L'orchestration médiatique actuelle de l'islam en Occident, se référant aux mêmes clichés, fait renaître les mêmes mythes, les mêmes stéréotypes qui, à leur tour, produisent les mêmes incompréhensions et génèrent xénophobie et racisme. La crispation autour du voile qualifié « d'islamique » et les débats surmédiatisés et politiquement instrumentalisés, en sont de tristes exemples. En analysant et en disséquant le voile, la télévision projette ses propres fantasmes et impose une grille de lecture manichéenne. Elle participe donc à la définition sociale des musulmans de France. « Les médias ne se contentent pas de procéder à l'islamisation symbolique des immigrés et des Français d'adoption. Ils regardent ce qu'ils perçoivent comme 'islamique' à travers un filtre encombré de fantasmes » –écrit Thomas Deltombe (*Le Monde Diplomatique*, 27 mars 2003). Patrick Poivre d'Arvor, s'attaque directement à ce qu'il a qualifié d'« hyper médiatisation » : « Quelques maladresses, quelques provocations et voilà comment on fabrique un débat national » –s'offusque-t-il en direct sur TF1 (24 octobre 1989). Pour Gérard Carreyrou (TF1) par contre « Accepter le tchador, symbole d'intégrisme depuis l'Iran, c'est encourager les extrémistes face à celles et ceux qui veulent s'en affranchir » –explique-t-il. Ainsi donc, derrière une apparente neutralité, le parti pris des journalistes transparaît dans le choix de leurs interlocuteurs. Au-delà des mots qui changent –« intégrisme » en 1989, « islamisme » en 1994, « communautarisme » aujourd'hui– les reportages fonctionnent toujours selon le même schéma. On ne compte plus, depuis 1989, les documentaires qui insistent sur les « étranges connexions » de telle association islamique, le « double langage » de telle personnalité musulmane, l'« encadrement » masculin des manifestations de femmes voilées, sans que jamais les journalistes tentent d'éclaircir ces « mystères ».

On se demande parfois comment expliquer qu'un simple « fichu » puisse, à lui seul, cristalliser toutes les peurs et tous les fantasmes d'une société ? La religion, serait-elle devenue une simple manifestation de signes extérieurs ? Le moins que l'on puisse dire aujourd'hui, à propos de ces représentations archétypales, qui perdurent dans certains esprits, est qu'elles ne sont pas toujours empreintes de sagacité et d'objectivité.

Le fait nouveau aujourd'hui, dans la polémique sans fin à propos de la religion musulmane, est sa médiatisation outrancière. Lorsque le contexte pousse à la radicalisation des particularismes, le risque de politisation et d'instrumentalisation de la religion par les médias peut constituer un grave danger et une atteinte aux droits des citoyens à être correctement informés. L'overdose d'images et de sons, qui échappe à tout contrôle, constitue une menace réelle. Les médias sont aujourd'hui une réalité dont il faut tenir compte. Par leur omni-

présence, par leur don d'ubiquité et par les rapports de force nouveaux qu'ils induisent, ils forgent l'essentiel des représentations collectives et peuvent devenir des acteurs à part entière des événements. Ils obligent donc à l'analyse, à l'explication et à la compréhension de phénomènes complexes. Par ailleurs, quels que soient les circonstances et les événements, leur nature intrinsèque les incite à la redondance et à la spectacularisation de l'actualité pour captiver un public médusé, pour créer de l'audience et avoir des parts de marché.

La surmédiation outrancière de discours belliqueux et de tergiversations douteuses d'experts auto-proclamés renseigne assez sur le manque de clairvoyance, l'absence d'objectivité et le déficit flagrant d'honnêteté. La représentation déséquilibrée des conflits du Moyen Orient, de l'islam ou de l'immigration en Europe illustre parfaitement les risques des dérives médiatiques. Aux pronostics scabreux et aux allégations fantaisistes, s'ajoutent parfois les mensonges caractérisés et les amalgames, qui cultivent catastrophisme, pessimisme et fausses espérances.

NOUVELLE DONNE MÉDIATIQUE, NOUVEAUX CODES DÉONTOLOGIQUES DE L'OBJECTIVITÉ, NOUVEAUX ENJEUX

S'il est important de savoir comment se cristallisent les fantasmes et les peurs d'une société, et comment se propagent les mythes et les stéréotypes à travers les médias, il est tout autant essentiel de comprendre comment les messages iconiques et sonores, caricaturaux et réducteurs, les préjugés générateurs d'intolérance et de xénophobie perpétuent les archétypes et agissent sur les imaginaires collectifs. S'interroger aujourd'hui sur les processus d'élaboration des représentations et sur leur impact ne peut faire l'économie d'une réflexion sur la place et le rôle des médias en tant que système de production et de reproduction de messages. Quels que soient notre âge, notre niveau d'instruction ou notre mode de vie, nous sommes tous –bien qu'à des degrés différents– perméables aux représentations constantes de normes, de modèles de pensée et de comportement qui, progressivement, deviennent des pensées et des comportements modèles. La part de nous-mêmes la plus intime, l'esprit, se trouve perturbée par l'intrusion massive et désordonnée de références politiques, sociales, culturelles et artistiques, émanant quasi-exclusivement des industries culturelles occidentales. Si, aujourd'hui, les images d'une Europe mythique et celles du grand rêve américain perdurent dans les esprits des jeunes et des moins jeunes issus des pays en voie de développement, cela est dû, en grande partie, à l'omniprésence et à l'impact des images sur les consciences.

Relais stratégiques d'influence, les outils de communication sont (de par leur étymologie) censés être des moyens de rapprochement des peuples, des cultures et des individus. Les crises et les malheurs actuels ont malheureusement terni leur image et perverti leur fonction. Les sirènes de l'actualité révèlent amplement leur partialité dans la retransmission des faits et des événements, surtout en période de crises ou de conflits. Chasse gardée des états majors politiques et militaires, ou propriété exclusive des trusts internationaux qui en tirent de substantiels profits, les médias se transforment alors en redoutables matrices idéologiques. Nous avons eu à le constater lors des dernières guerres. Considérant la communication comme un front de combat, l'Administration mordanéricaine a joué à la transparence opaque. Unis dans une belle complicité, décideurs politiques, responsables militaires, magnats de la presse et du journalisme ont, sans état d'âme, alimenté les psychoses collectives en appliquant de nouvelles règles de jeu, de nouveaux codes déontologiques de l'objectivité. Au lendemain de l'effondrement des tours du *World Trade Center*, le cérémonial médiatique sordide s'est affiné. Prise au piège et comme subjuguée par les discours des leaders charismatiques, qui la rappellent au sens patriotique et religieux, la population américaine, inondée d'images et de sons soigneusement canalisés, triés et aseptisés, s'est trouvée comme hypnotisée par ses médiateurs. Ces derniers, aujourd'hui, n'hésitent pas à avouer en coulisses, être eux-mêmes victimes et complices de la désinformation.

Que dire alors des autres citoyens du monde ? A travers un magma indifférencié de nouvelles, il n'est guère facile de se forger une opinion personnelle, de distinguer le vrai du faux, ce qui relève de l'information et ce qui relève de l'intoxication. Entre ces deux concepts, obéissant pourtant à des logiques différentes, les frontières se font de moins en moins étanches. Le démantèlement systématique des garde-fous a rendu inévitable les débordements, les dérapages et les transgressions permanentes des règles et des contraintes éthiques et morales qui tiennent lieu de barrières. Lorsqu'il y a *black-out* total sur l'information planétaire, lorsque l'éthique et la déontologie font défaut, et enfin, lorsque il y a manque manifeste de clairvoyance, d'objectivité et d'honnêteté de la part des médiateurs, la voie est alors ouverte aux pires mensonges et calomnies et aux pires outrances médiatiques, sous le masque, bien sûr, de la neutralité et de l'objectivité absolue.

A chaque grand événement, à chaque grande secousse, le risque totalitaire s'accroît et les effets néfastes de l'information distillée se font manifestes : perte générale de crédit des dispositifs d'information, crises de confiance croisées affectant les rapports des citoyens aux politiques, aux médiateurs et aux ambiguïtés liant ces derniers entre eux. L'information, pierre angulaire du développement et élément vital du dynamisme d'une société, devient alors un redoutable outil de manipulation des consciences et une arme guerrière.

Nous pouvons encore longuement examiner les médias pour en peser et soupeser la duplicité, mais ce qui nous importe dans le cadre de cette étude, c'est leur promptitude à se mettre sciemment au service des mystificateurs et des directeurs de consciences.

ce, bien actifs au sein de la sphère politico-médiatique. Il n'est, bien sûr, nullement question ici de mettre à l'index les médias, mais plutôt, de parvenir à une utilisation plus active et plus intelligente des images et des sons, afin de susciter et de développer le véritable dialogue interculturel et faire naître de nouvelles collaborations pour sortir de l'enfermement.

L'ORCHESTRATION MÉDIATIQUE DE L'ISLAM

La médiation serait-elle vouée à engager le monde dans une communication de crise ? A voir les lézardes nées des xénophobies anti-arabes, anti-juives et anti-chrétiennes, ainsi que les stéréotypes, les malentendus, les occasions de dialogues manquées, on serait tenté de le croire. Moyens de rapprochement des citoyens du monde, les médias apparaissent de plus en plus comme des sources intarissables d'incompréhension et de conflits. La question qui se pose donc est celle de savoir s'il existe un moyen d'échapper aux contraintes imposées par les politiques et par les firmes transnationales qui, à terme, risquent de se transformer en hégémonismes. Pour ce faire, il est essentiel de commencer à identifier les questions majeures posées par la médiatisation partielle et partielle des informations. Si le progrès technologique offre de nouvelles opportunités, notamment aux pays émergents de la rive Sud, qui voient leur paysage audiovisuel se métamorphoser, il n'en demeure pas moins qu'il est également source d'inquiétudes. En effet, les frontières qui s'estompent et les verrous de la pénurie d'images qui sautent, ne sont pas toujours synonymes de liberté. Le développement fulgurant des antennes paraboliques, dans les pays réduits au simple rang de consommateurs de messages concoctés sous d'autres cieux, constitue un risque potentiel de déstabilisation profonde et durable des esprits. Aujourd'hui, un des traits d'union réel entre l'Occident et l'Orient, un des cordons ombilicaux visibles est le flux lumineux qui transite via les antennes paraboliques. Ce lien s'avère malheureusement être un leurre. Les images et les sons, censés éliminer les distances et faciliter la coexistence, ne se limitent plus qu'au transfert des imaginaires et des stéréotypes profondément ancrés dans les mémoires. Certes, nous profitons indirectement des bienfaits des satellites de télécommunications, mais d'atouts, nous sommes devenus cibles, et notre asservissement au petit écran ne cesse de s'accroître. Ce constat et ces interrogations nous incitent à une vigilance accrue pour éviter la disparition des différentes cultures et des identités culturelles qui témoignent de la richesse de l'humanité.

L'islam médiatisé est devenu synonyme de fanatisme, de violence et est même, parfois, assimilé au fondamentalisme et au terrorisme. Les critiques de la religion musulmane n'ont d'ailleurs pas attendu la guerre d'Irak pour instrumentaliser cette religion et

déclarer leur hostilité, leurs phobies, leurs fantasmes et leurs élucubrations. Jouant en permanence sur la corde sensible d'un hypothétique « péril islamique », ils politisent et instrumentalisent à outrance cette religion pour mieux la diaboliser. Cette vision restrictive et caricaturale de l'islam, prétexte à déferlement de haine, est source potentielle de troubles et de menaces. Cette idéologie, tout comme l'image à priori négative de l'arabe et du musulman, constitue une agression caractérisée et une offense aux milliards de musulmans qui, contrairement à ce qui est colporté, rejettent catégoriquement violence et barbarie. A travers la surmédiatisation des discours haineux et racistes qui aboutissent inmanquablement au rejet systématique et quasi-hystérique de l'« autre », (entendu l'Arabe et le musulman), on finit par installer dans les esprits la peur, la terreur et l'illusion du danger. Et c'est précisément ce que recherchent les terroristes de tous bords. Le malentendu du regard reste grand et les médias, tout comme l'école, portent une lourde responsabilité à ce sujet. Mc Luhan disait : « Le poisson rouge ne voit pas l'eau du bocal ».

Tous les fondamentalistes et les extrémistes cultivent cette vision manichéenne et dichotomique du monde où se côtoient « le Bien » et « le Mal », la lumière et l'obscurité, le désordre et son contraire. Le sentiment de « supériorité » récurrent qu'ils propagent dans la collectivité devient le mécanisme essentiel pour l'affirmation de la conscience d'être différent. « L'autre », c'est automatiquement l'intrus, le paria, le dissident, l'étranger, différent par sa foi, sa sauvagerie et sa barbarie. Il est aussi, l'impie, le païen, l'apostat ou l'athée. Limiter l'inconscience, voire la mégalomanie aux seuls médias occidentaux, serait une grave erreur. Les pays musulmans, qui dissimulent mal leur autoritarisme derrière les oripeaux de la démocratie formelle, ont une grande part de responsabilité dans l'instrumentalisation de la religion. La désinformation, la manipulation, et le trucage de la réalité sont manifestes dans la plupart des Etats. Les *fatwa* cathodiques (prêches, recommandations et souvent admonestations) qui transitent via les satellites arabes n'ont rien à envier aux discours belliqueux des islamophobes convaincus. La « bonne parole » qui tombe du ciel, via Al Jazeera (Al Chari'a Wal Hayet), Al Thaqafiya (Fatâwi 'ala al hawa), Al Minhar (Al Muslimun), Al Alam (Likaynaltaqi), Al Ta' Limiya (Is'Al Wa ana 'Ujib), pour ne citer que les plus visibles, laissent pantois. La passion religieuse qui envahit toutes les sociétés arabes et la surenchère médiatique de la régression, font douter des révolutions de Copernic, Galilée, Einstein, Freud, etc. Pour concurrencer Al Jazeera et Al Arabiya et investir les capitales arabes, le Département d'Etat américain a financé et mis en place, sur les satellites Arabsat et Nilsat, Al Hurrah TV, une chaîne arabophone, qui complète l'activité de la radio US Sawwa créée en 2002.

Très prolixes en hyperboles et en superlatifs, les gardiens aveugles ou bornés de l'ordre médiatique dans les pays musulmans sont aussi à blâmer. La passivité, l'incompétence, voire les négligences coupables chez un certain nombre de dirigeants et de chefs spirituels musulmans sont flagrantes. Les réseaux, qui irriguent les médias de leurs pays, ont montré leur incapacité à mettre fin aux amalgames, aux fantasmes et aux élucubra-

tions, prétextes à déferlement de haine contre les milliards de musulmans que compte la planète. Par ailleurs, rien ou presque rien n'est fait pour « laver » l'islam et les musulmans des accusations et des allégations dont ils font l'objet, tels qu'extrémistes, fanatiques, terroristes, etc. Rien n'est fait non plus pour défendre les valeurs qui ont fait la grandeur de la religion et de la civilisation musulmane, à savoir précisément, le rejet de la violence, l'appel à la tolérance, à l'amour, à la solidarité et à l'entraide. Jacques Attali, dans un ouvrage qui vient de paraître, se demande « pourquoi l'Islam, qui plus que toutes les autres religions a développé, la Science, aux X^{ème}, au XI^{ème} et au XII^{ème} siècle est absent des livres d'Histoire ? » (*La Confrérie des Eveillés*. Ed. Fayard, octobre 2004). Tout au contraire, ce sont les idéologies approximatives de certains leaders charismatiques du monde musulman qui nourrissent la crise d'un quid pro quo fondamental : ils pensent pouvoir se préserver en s'enfermant et tentent de restructurer les sociétés arabo-islamiques dans un mouvement de retour aux sources ².

L'AMALGAME

« RELIGION ISLAMIQUE / TERRORISME ISLAMISTE »

Si l'on en juge par le nombre incalculable de rencontres internationales et de débats qui lui sont consacrés, et sur la place prépondérante qu'il occupe à travers l'ensemble des médias écrits et audiovisuels, nous pouvons dire que le terrorisme est devenu un fait social majeur. Son orchestration médiatique, qui a suscité de houleux débats et provoqué de vives controverses, entretient toujours la polémique, tant à l'échelle nationale qu'internationale ³. Stratagème très ancien, remis à l'ordre du jour à l'échelle planétaire à l'occasion de la campagne d'opinion sans précédent déclenchée par les Etats-Unis, au lendemain des attentats de New York et Washington, le terrorisme se conjugue aujourd'hui à toutes les sauces. Il est dit politique, religieux, informatique, bactériologique, nucléaire, chimique, alimentaire et même de droit commun. Bref, le vocable se prête à toutes les combinaisons et permet tous les amalgames ⁴. Nous constatons, par ailleurs, que les intégristes religieux et les extrémistes politiques n'en n'ont plus l'exclusivité. Certains Etats, aujourd'hui, forts de leur sentiment de puissance et d'impunité extrême ont, de plus en plus, recours aux actions violentes qui provoquent de dramatiques dommages « collatéraux » au sein des populations civiles. Sous couvert de « contre-terrorisme » préventif, et sans l'aval de l'Organisation des Nations unies, une justice sommaire, expéditive et arbitraire, s'est substituée au droit et au respect de la dignité humaine.

Le terrorisme, à l'échelle nationale, demeure intrinsèquement lié à la résurgence du terrorisme international, qui a atteint son apogée le 11 septembre 2001, en ciblant les

plus hauts symboles mondiaux de la puissance : le financier (les Tours), le stratégique (le Pentagone) et le politique (la Maison Blanche) ⁵. Il a fallu la mort des milliers de nord-américains pour que les États-Unis prenne réellement conscience de sa dangerosité tout azimut. Avant cette date, les cris de « suppliciés » égyptiens, iraniens, soudanais et algériens étaient à peine perceptibles par la communauté internationale. Pensant être à l'abri de la tornade intégriste qui, dans un premier temps, visait essentiellement les musulmans, les grandes puissances affichaient une attitude pleine de condescendance et de mépris à l'égard des peuples en détresse.

Et pour cause, les *superstars* du terrorisme mondial étaient armés, entraînés et encouragés par l'Amérique conquérante, qui les utilisaient comme chair à canon face à la puissante armée de l'ex-Union soviétique. Leurs alliés fidèles, les pays du Golfe, et plus précisément l'Arabie saoudite, en finançant la subversion et les attentats terroristes aux quatre coins du globe, espéraient éloigner le spectre hideux de leur territoire. Enfin, les Talibans Afghans, qualifiés de « combattants de la liberté » par les États-Unis, lorsqu'ils étaient à sa solde, se chargeaient de cueillir les fruits des frustrations, des exactions et des échecs provoqués par des régimes arabo-musulmans et occidentaux incompetents. Des cohortes de jeunes en détresse, de chômeurs, d'exclus et de laissés pour compte du progrès furent, en l'espace de quelques mois, recrutés et transformés en bêtes féroces. La graine de violence une fois semée, et le processus de contamination une fois enclenché, l'effet *boomerang* devenait irréversible. Les « Afghans » d'adoption étaient alors retournés vers leur pays d'origine, pour perpétuer la terreur et faire couler le sang de leurs propres compatriotes.

Réactivée par les grands soubresauts de l'actualité, la question du traitement médiatique des faits liés au terrorisme islamiste suscite encore bon nombre d'interrogations et de débats polymorphes ⁶. La presse, en mal d'audience, les plateaux de télévision, en quête d'esclandres, n'hésitent plus à se faire racoleurs, cultivant, pêle-mêle, anathèmes et procès d'intention, pour attirer le public. La moindre dépêche est remodelée sous un angle pernicieux et les mots de circonstance sont méticuleusement sélectionnés pour tenir en haleine. Tout cela montre avec quelle légèreté, l'information est abordée au détriment de la déontologie et du respect du lecteur, de l'auditeur et du téléspectateur. En sélectionnant les faits, en focalisant l'attention sur l'un ou l'autre aspect, en éliminant de l'espace tout ce qui peut sembler de peu d'intérêt, les médias se sont mis à « fabriquer » les événements qu'ils donnent à voir à coup de sémantique conflictive et d'abus d'amalgames.

Stricto sensu, le terrorisme est une technique et une méthode. Juger la méthode revient à juger les conséquences ⁷. Et ces dernières sont très souvent dévastatrices. Raymond Aron avait bien raison d'écrire à ce propos que « les effets psychologiques sont bien supérieurs aux effets physiques ». La dialectique des fanatismes et des extrémismes est somme toute simple : impressionner la population, créer un climat d'insécurité et déstabiliser

l'ordre établi. D'où le recours systématique des terroristes à l'intimidation, à la menace, à la contrainte et à la force brutale pour « communiquer » leurs diktats. Les aspects psychologique et symbolique sont une dimension absolument capitale du terrorisme. Les promoteurs de violences n'ignorent pas l'impact des tortures, des viols, des mutilations, des exécutions sommaires, et des massacres de civils. Tout leur profite : des crimes les plus sordides de droit commun, aux nouvelles les plus fantasques. Leur victoire devient complète lorsque tous les drames, tous les crimes et toutes les exactions qui leur sont imputés sont fortement médiatisés.

Sans l'amplification des médias, l'angoisse et la terreur n'auraient jamais eu autant d'impact à travers la planète. Mais sans CNN, les habitants de la planète n'auraient pas tous, et de manière simultanée, été touchés par l'écroulement des Tours de Manhattan. Les attentats contre la première puissance mondiale n'auraient pas eu le même impact symbolique. Sans Al Jazeera, (la chaîne qatarie conçue comme antidote à CNN), on n'aurait jamais pu poser un regard autre qu'américain sur l'actualité. Mais le « spectacle » du terrorisme ne doit pas cependant imposer le terrorisme du spectacle. Les médias sont responsables de la dissémination massive du mythe d'El Qaïda à travers la planète et de la « starisation » mondiale de Saddam Hussein, d'Oussama Ben Laden, d'Abou Moussa Al Zarkaoui et consorts.

Questionner la relation terrorisme / médias oblige à reconnaître les liens qui se sont tissés entre ces deux concepts. Focalisant l'attention des médias, et par ricochet, celle du public confronté auquel ils s'adressent, les intégristes avaient toute latitude pour dicter leurs propres stratégies d'influence. Très souvent, les professionnels de l'information, qui couvrent les activités liées au terrorisme, se retrouvent piégés, harcelés de toutes parts, face à des sujets complexes qui exigent du temps, de la discrétion et de la prudence pour être correctement traités. Comment, dans ces cas, informer, en toute honnêteté et en toute objectivité l'opinion publique ? D'observateurs et de témoins de l'actualité, ils se retrouvent, bien malgré eux parfois, en temps de crises, propulsés acteurs à part entière, obligés d'interpréter les événements, et de proposer des significations. Ils doivent alors jongler entre l'impératif objectif d'informer et le respect des limites implicites à ne pas transgresser.

Avides de scoops et de sensations fortes, les chaînes étrangères contournent le mur du silence imposé par les sources officielles, dramatisent à l'excès les événements, et vont parfois jusqu'à déformer grossièrement la réalité en présentant le combat contre l'intégrisme comme un affrontement entre deux ennemis. On se souviendra encore longtemps de l'intense cabale médiatique, savamment orchestrée contre l'Algérie en pleine vague de terreur, dont on cherchait à diaboliser l'armée, à partir des studios TV et radio étrangers, en usant de la question du « qui tue qui ? ». Cette instrumentalisation de la souffrance par les médias est tout autant condamnable que l'acte criminel lui-même.

LES LIMITES DE L'INFORMATION SÉCURITAIRE LE PRÉCÉDENT ALGÉRIEN

Si on ne peut absoudre les médias de leurs carences et de leurs erreurs déontologiques et éthiques, nous sommes en droit de nous interroger sur les dérives informationnelles, sur l'absence d'analyse lucide et raisonnée et sur le pessimisme des « faiseurs d'opinions ». Nous sommes également en droit de nous interroger sur l'atonie des médias en général, et sur les tares d'un système médiatique inique qui, par ses défaillances, provoque des effets navrants et constitue une entrave à toute perspective d'instauration d'une véritable communication entre les hommes.

La couverture médiatique de la dernière décennie sanglante en Algérie est assez symptomatique à ce sujet ⁸. S'il est encore trop tôt pour tirer des conclusions alors que les plaies sont loin de se suturer, il demeure néanmoins possible d'analyser la situation. A mesure que passent les mois et les années, et alors que sonne l'heure des douloureux bilans, le sentiment qui s'impose est que, globalement, les moyens d'information, n'ont pas tout à fait répondu à la mission qui leur était assignée. Face à l'effroyable horreur, l'inertie de l'unique chaîne nationale (ENTV) et le peu d'engouement de la radio publique (ENRS) ont été flagrants. Habituellement si prodiges en monstrations et en démonstrations, lorsqu'il est question de l'activité gouvernementale, les médias du service public ont, face au terrorisme, perdu à l'avance la bataille de l'information. Au lieu de mobiliser la population contre le terrorisme et contre le chaos qui s'installait progressivement, au lieu de faire la lumière sur les abominables atrocités et sur le nombre de disparus qui augmentait de jour en jour, au lieu d'aider les citoyens à voir clair dans l'imbroglie politique infernal, la machine médiatique a préféré endormir la vigilance, en répercutant des formules dont la plus célèbre était le « terrorisme résiduel », qui faisait passer de vie à trépas des dizaines d'honnêtes citoyens chaque jour. Si le choc a été terrible, la leçon est loin d'être tirée.

Pour justifier les dysfonctionnements de l'appareil informationnel, les pouvoirs publics confrontés à la barbarie, disent qu'il est prudent de distiller les faits de manière prudente et réfléchie. Ils justifient le *black-out* sur l'information en disant qu'on ne peut tout à la fois contrer le terrorisme et lui offrir des tribunes. D'où la tendance prononcée de l'information officielle à minimiser les faits, à occulter la réalité et à dissimuler l'information. Effectivement, sans l'écho et l'amplification médiatique, l'action terroriste se trouve réduite à sa portion congrue. La rétention de l'information, pratiquée pour réduire le sentiment contagieux d'angoisse et de panique provoqué par les mauvaises nouvelles, a fini par décrédibiliser les médias nationaux. Selon les professionnels des médias, cette neutralité journalistique qu'ils ont assimilée à de la censure déguisée, confine à la trahison, car elle entraîne irrémédiablement des effets pervers. La rumeur, répondant au silence inquiétant des autorités, se propage, gonfle démesurément les

dramas et génère des dramas en cascade. L'anthrax et le terrorisme biologique et informatique ont laissé de profondes stigmates.

Observer le silence sur les horreurs perpétrées par les terroristes, et éviter de montrer l'ignominie des crimes humains et matériels qu'ils signent, revient indirectement à diluer leurs responsabilités et se faire complice du désordre et de l'anarchie. Véritable dilemme donc ! Les terroristes le savent bien. Pour faire la une de l'actualité, il leur suffit d'exceller dans l'horreur et l'ignominie. Pris de court, les médias officiels se trouvent dans l'obligation de réagir avant que les médias étrangers ne répercutent brutalement les nouvelles au peuple algérien, via les paraboles. Ainsi, durant douze années, aucune stratégie d'ensemble n'a été satisfaisante et la leçon est loin d'être tirée. Il importe donc de tenter de débroussailler ce terrain où l'émotion l'emporte souvent sur la raison afin d'éviter de subir les ondes médiatico-politiques qui n'épargnent plus personne. Par ailleurs, nous ne devons pas ignorer que les professionnels de l'information qui relatent un événement ne font pas que véhiculer des faits. Ils leur donnent une forme et un sens, et cela, à travers leurs compétences, leur vécu et leur vision des choses et du monde. Nous ne pouvons donc ignorer cette part de subjectivité qui s'inscrit en filigrane, tant au niveau du choix des thèmes à analyser, que du traitement et de l'ordonnancement des événements.

Dans cette guerre, terroristes et médiateurs sont, tels des acteurs, en compétition virtuelle pour un enjeu symbolique : l'information. Dans cette compétition, les règles du jeu placent les pouvoirs publics dans une position dominante. Ce sont eux qui contrôlent l'accès à l'information et la censure préalable, en faisant peser, sur tout journaliste qui déroge aux règles établies, une épée de Damoclès⁹. Placé sous la menace constante de la manipulation et de la rétention de l'information, le journaliste de la presse privée, qui ose défier la censure ou qui refuse de s'alimenter aux sources officielles, est très vite suspecté de trahison et ses écrits sont rigoureusement contrôlés. Il sera alors obligé de prendre des pseudonymes, de changer de résidences, de s'abstenir de tout discours critique ou alors il cessera d'écrire.

Certes, avec le terrorisme, toutes les mesures de sécurité demeurent vaines si les problèmes sont mal posés. Tant que Bush, Sharon, Blair et consorts continueront d'alimenter les haines et les rancœurs, ce dernier continuera à se développer¹⁰. A voir les exactions en Irak, en Palestine et en Tchétchénie et les nouvelles dispositions décidées par l'Amérique et ses affidés, il y a matière à circonspection. Que de menaces à l'avenir ? Que de grenades dégoupillées ? Que de cocktails explosifs en perspective ?

Ceci dit, faut-il se résoudre à une impossible médiatisation de l'islam ? Nous ne le pensons pas. Les défis auxquels font face le monde islamique en général et les musulmans d'occident en particulier sont bien réels et les enjeux multiples. Ils imposent une réflexion fondamentale, non seulement sur la médiatisation de l'islam mais aussi sur l'islam en tant que religion, en tant que culture, en tant que système de référence. Comprendre le monde qui nous entoure, c'est bien sûr percevoir les informations, mais

c'est aussi maîtriser les mécanismes parfois complexes selon lesquels les individus interprètent et analysent les faits en les soumettant à leur esprit critique. C'est donc acquérir le droit de participer intelligemment à la vie démocratique. Malheureusement, à l'échelle de chaque pays, les formes subtiles et souples de centralisme existent et bloquent toute velléité de libération des individus.

Il n'est nullement question ici de se lancer dans une politique de discrimination à l'égard de quelque pays que ce soit, ni de dénoncer en bloc toute la production audiovisuelle occidentale ou américaine. Mais, en dépit des obstacles réels ou virtuels, une véritable politique de communication interculturelle reste possible si la culture des puissants se libère de son agressivité et de ses fantasmes hégémoniques. Le chemin qui mène vers un espace culturel de qualité est certes, balisé d'embûches. Il implique un changement radical des mentalités dans les pays développés et exige un travail opiniâtre d'information, d'explication et de persuasion. S'il est encore trop tôt pour trouver les solutions idoines, il demeure cependant possible de se livrer à des exercices de recul critique afin de voir clair dans l'enchevêtrement des fréquences et des discours belliqueux. Cela nous semble essentiel. Les obstacles à franchir ne sauraient être dépassés par une simple candeur volontariste d'hommes et de femmes de bonne volonté. La recherche d'une convergence des politiques culturelles passe irrémédiablement par une remise en question du système inique actuel mais aussi par la concertation et la coopération sincère.

Notes

1. Cf. le rapport de la Conférence internationale sur le dialogue des cultures et des civilisations - Unesco, Paris, 5-6 avril 2005 -)
2. Lire à ce propos, le rapport de la « 4ème Conférence islamique des Ministres de la culture », laquelle a réuni une cinquantaine de pays et 18 ONG.
3. Colloque international sur le terrorisme. « Le Prédécedent algérien », Alger, 26, 27 et 28 d'octobre 2002.
4. Les risques d'amalgame entre résistance armée pour l'autodétermination et terrorisme ont bien été soulignés par la Convention d'Alger signée par les leaders de l'Organisation pour l'Unité Africaine en 1999 (article 1-3 et 3).
5. Jean Baudrillard « L'esprit du terrorisme », Le Monde, 2 novembre 2001.
6. Alain Joxe Revue Politis, 20, septembre 2001, p. 11.
7. Jacques Baud « Services de renseignements et terrorisme », cf. : terrorisme.net, 8/1/2004
8. Le nombre de journalistes physiquement éliminés de par le monde ne cesse de grossir. Les journalistes algériens ont payé un lourd tribut à l'intégrisme islamique : menaces permanentes, assassinats, exil...

9. Cf Arrêté interministériel du 07/06/1994, relatif au traitement de l'information à caractère sécuritaire, envoyé sous forme de recommandations aux différentes rédactions.
10. Cf. Résolution 1373 du Conseil de sécurité des Nations unies du 28/09/2001, confirmant la Résolution 1269 (de 1999) et 1368 (de 2001), qui s'oppose au terrorisme d'Etat qui menace la paix et la sécurité internationale.

Bibliographie

- AZIZA, S. « L'image et l'islam », Albin. M. Paris, 1978.
- BENALI, A. « Le cinéma colonial au Maghreb. L'imaginaire en trompe l'œil », Cerf, Paris, 1998.
- BERNARD, L. « Le Retour de l'islam », Paris, Gallimard, 1985
- BLANCHARD, P. BANCEL., N. « De l'indigène à l'immigré », Gallimard, 1998.
- BOULANGER, P. « Le cinéma colonial. De l'Atlantide à Lawrence d'Arabie », Seghers, Paris, 1975.
- BOULANGER, P. « L'exotisme au cinéma », Seghers, 1975.
- CHAHDORTT, D. « Bas les voiles ! », Paris, Gallimard, 2003.
- CHOMSKY, N. RAMSEY, C. SAID, E. « La loi du plus fort » Le serpent à plumes, Paris, 2002
- FERRO, M. « Comment on raconte l'histoire aux enfants », Payot, 1986.
- HADJ-ALI, Y. « Lettre ouverte aux Français qui ne comprennent décidément rien à l'Algérie », A. Michel.
- MATTELARD, M. et A. « Penser les médias », La Découverte, 1986.
- MEMMI, A. « Portrait du colonisé. Portrait du colonisateur », J.J.Pauvert, Ulrecht, 1966
- PUJADAS, D. SELLAM, A. « La Tentation du Jihad : l'islam radical en France », Paris, Jean-Claude Lattès, 1995.
- Roy, O. « Naissance d'un islam européen », in « L'islam d'Europe », Esprit, janvier 1998.
- Documentaires de Mohammed Sifaoui, diffusés dans le magazine « Complément d'enquête » sur France 2 (27 janvier 2003) et dans « Zone interdite » sur M6 (2 mars 2003).